



Déborah Lifszyc (1907–1942): Ethnologue et linguiste (de Gondär à Auschwitz)

Lukian Prijac

► To cite this version:

Lukian Prijac. Déborah Lifszyc (1907–1942): Ethnologue et linguiste (de Gondär à Auschwitz). *Aethiopica, International Journal for Ethiopian and Eritrean Studies*, 2012, 11, pp.148-172. <10.15460/aethiopica.11.1.153>. <hal-02891458>

HAL Id: hal-02891458

<https://hal.science/hal-02891458v1>

Submitted on 6 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Aethiopica 11 (2008)

International Journal of Ethiopian and
Eritrean Studies

LUKIAN PRIJAC, Université de Bretagne-Sud, Lorient

Article

*Déborah Lifszyc (1907–1942) : Ethnologue et linguiste (de Gondär à
Auschwitz)*

Aethiopica 11 (2008), 148–172

ISSN: 1430–1938

Published by

Universität Hamburg

Asien Afrika Institut, Abteilung Afrikanistik und Äthiopistik

Hiob Ludolf Zentrum für Äthiopistik

Déborah Lifszyc (1907–1942) : Ethnologue et linguiste (de Gondär à Auschwitz)

LUKIAN PRIJAC, Université de Bretagne-Sud, Lorient

Savoir c'est se souvenir (Aristote)

Déborah Lifszyc est un personnage intimement lié à l'Histoire ethnologique et linguistique des sciences africaines de l'entre deux guerres en France. Membre des missions Dakar–Djibouti puis Sahara–Soudan sous la direction de Marcel Griaule, attachée au département d'Afrique Noire du musée du Trocadéro, linguiste confirmée et ethnologue débutante, D.L. nous a laissé quelques traces de son travail.

Grande amie de Michel Leiris et de Denise Paulme, D.L. leur doit d'avoir survécu de façon posthume à la guerre qui l'a engloutie dans les horreurs nazies. Aujourd'hui méconnue et pourtant omniprésente avant-guerre dans tout ce qui touchait à l'Afrique et plus particulièrement à l'Éthiopie et aux Dogons, promise à un très belle avenir scientifique, cet article a pour but de réparer cette injustice en essayant de suivre sa tragique destinée et de comprendre son travail scientifique, son épopée dans la résistance et son martyr à Auschwitz.

J'ai pris la liberté de ne m'intéresser principalement qu'à la partie éthiopienne des études de D.L. et de n'effleurer celles sur les Dogons. Les sources sont maigres et on connaît D.L. par les nombreux écrits de Michel Leiris et de Denise Paulme, ses amis, par son dossier de naturalisation conservé aux Archives Contemporaines de Fontainebleau ainsi que par les quelques publications qu'elle a faites.



Deborah Lifszyc (1907–1942)

Une étudiante polonaise

De par ses multiples origines mais aussi par de auteurs peu scrupuleux, son nom s'orthographie de façon différente : « Lifshitz Dvora » ou « Dobra » en Hébreu qui devient en Français : « Lifchitz Déborah » ou plus couram-

ment, issue du Polonais : « Lifszyc Déborah » que l'on retrouve in Michel Leiris, *l'Afrique fantôme*, dans son dossier de naturalisation ou sur sa fiche d'entrée au camp de Drancy, orthographe que je garderais pour cet article.

D'origine juive et de nationalité Polonaise, D.L. est née à Kharkov le 5 juin 1907, une ville d'Ukraine à quatre cents kilomètres au Sud-est de Kiev, à l'époque sous domination Russe ce qui fait dire à certains auteurs comme Louis Yvert, qu'elle est « Russe ».¹ Elle est la fille de Nachim Lifszyc [ou Nakhum, Nahum], né en 1887 à Pinsk en Pologne et de Ginda Rachmilevitch², fille de Hersz, épouse Lifszyc née en 1882.

D.L. a vécu de 1907 à 1919 à Kharkov, en Ukraine où son père exerçait la profession de dentiste puis de 1919 à 1927 à Varsovie en Pologne. D.L. est issue d'un milieu bourgeois, en affaire dans l'industrie du bois, sûrement francophone tout au moins francophile pour avoir mis leur fille au lycée français de Varsovie, où elle y entreprend toutes ses études sanctionnées par un baccalauréat en 1927.

Elle arrive en France le 27 octobre 1927, et plus particulièrement à Paris pour poursuivre des études supérieures. Elle s'inscrit lors de l'année scolaire 1927–1928 comme étudiante à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes³ en arabe littéral et arabe oriental, diplômes qu'elle obtient avec la mention « Très Bien » en 1929. Elle décroche aussi un diplôme en Persan en 1930 et en Abyssin (Amharique) en 1931 en même temps qu'un autre compatriote polonais, Wolf Leslau [1906–2006]. Parallèlement, elle prend une inscription à la Sorbonne et obtient une Licence de Lettres ainsi qu'un diplôme plus professionnalisé de Bibliothécaire de la ville de Paris.

La mission Dakar–Djibouti

Déborah Lifszyc fait parti de cette génération des élèves du cours d'ethnologie de Marcel Mauss⁴ comme André Leroi-Gourhan, Denise

¹ YVERT 1996 : 135–138.

² ACF, dossier de naturalisation. Née en 1882. Après le décès de son mari, elle part en Palestine selon le terme générique de l'époque et plus précisément à Tel-Aviv dans l'état d'Israël actuel où la famille possède une terre. D.L. a une sœur aînée, Minha Lifszyc, née vers 1903 qui viendra vivre avec elle à Paris et suivra les cours de bibliothécaire de la ville de Paris avant de suivre sa mère en Israël et devenir institutrice dans le privé. Elle a aussi un frère, Théodor Lifszyc, né vers 1905 qui commencera à travailler dans les affaires de bois de la famille en Pologne avant de partir pour Israël rejoindre le noyau familial. Actuellement vivent toujours à Tel-Aviv les descendants de Théodor. C'est son fils, Boris Lifszyc qui élabora la fiche *Yad Vashem* concernant sa tante le 15 avril 1999.

³ Actuel Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 2 rue de Lille, Paris.

⁴ MAUSS, MARCEL [1872–1950] Neveu d'une figure dominante de la sociologie, Émile Durkheim. Fondateur avec Jean Jaurès de *L'Humanité*. Dreyfusard. Pacifiste convain-

Paulme et André Schaeffner qui deviendront ses amis, Maurice Leenhardt et Maxime Rodinson qui s'intéresseront aussi à l'Éthiopie, Germaine Tillon, Paul-Émile Victor, Yvonne Oddon, Jacques Soustelle et bien d'autres.

À côté, D.L. suit les cours de Marcel Cohen⁵ à l'École des Langues Orientales où elle obtient son diplôme d'Abyssin en 1931. Cela explique le fait que D.L. ne rejoigne la mission Dakar-Djibouti qu'en Éthiopie en juin 1932.

Cette mission fut organisée sous l'impulsion de Marcel Griaule par l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris et par le Musée National d'Histoire Naturelle de France avec l'appui officiel du gouvernement Français. Les patronages affluèrent par dizaine dont la fondation Rockefeller qui intervint largement dans les frais.

D.L. trouve sa place dans l'expédition en s'attelant à l'étude et à la collecte des manuscrits éthiopiens sur lesquels elle travaille depuis un certain temps (voir le chapitre : l'éthiopisante). Son travail porte uniquement sur les pratiques magiques des éthiopiens tout comme M. Leiris, dont elle fait la connaissance.

Elle rejoint la mission sur les bords du lac Tana le 8 juillet 1932 mais avec un mois de retard en compagnie du peintre Louis-Gaston Roux [1904–1988] en raison de la situation intérieure éthiopienne particulièrement troublée. Cette situation est due au complot du *ras* Hāyly [1880–1951] du Goḡgam afin de faire évader son gendre, le *lāḡ* Iyasu. Malheureusement et à double titre pour la mission, le *ras* Hāyly⁶ était l'homme sur lequel M. Griaule comptait le plus pour l'aider sur place (ils s'étaient connus lors de sa

cu, il publia un grand nombre d'articles dans différentes revues, dont *L'année sociologique*. De ses rares monographies, on retient surtout *L'essai sur le don*, qui fait encore référence. Considéré comme le « père de l'ethnologie française ». Fondateur de *l'Institut d'Ethnologie* en 1925.

⁵ COHEN, MARCEL [1884–1974] Linguiste et sociologue comme il se définissait lui-même, agrégé de grammaire, maître des études chamito-sémitiques, professeur d'amharique aux Langues Orientales, directeur d'études de Guèze à *l'École Pratique des Hautes Études* (EPHE) section IV. Conduit une mission en Éthiopie en 1910–1911. Communiste, chroniqueur à *l'Humanité*.

⁶ Hāyly Tāklā Haymanot, *ras*. Le *dāḡḡazmač* Seyum, fils du *lāḡ* Adal devenu *naguś* du Goḡgam sous le nom de Tāklā-Haymanot. En 1901, à la disparition de son père, Ménélik lui confie la succession de cette importante province mais comme gouverneur. À la suite d'une fraude, il est emprisonné. Libéré en 1908, il est nommé *ras* et retrouve le gouvernement de sa province. Il prend alors le nom de Hāyly. Partisan du *ras* Tāfāri en 1916, il comploté néanmoins avec le *lāḡ* Iyasu qui avait épousé sa fille Säblā-Wāngel. Passé sous influence des Italiens, il fit évader son gendre en 1932 ce qui lui valut d'être arrêté et condamné à mort. Sa peine fut commuée en détention. Hāylā Šəllase le libéra en 1936. Collabora avec les Italiens. En 1941, au retour d'Hāylā Šəllase, il fut assigné à résidence. Décède en 1951.



Mission Dakar–Djibouti (Abba Jérôme, M.L. et D.L.)

première mission en 1928–1929) et le Goğgam est la province dans laquelle se trouve D.L. et Louis-Gaston Roux au moment des événements de juin 1932.

M. Leiris marque dans son journal qui nous sert de source : « 25 juin [...] Mais vers 3 heures arrive l'ahurissante nou-

velle : Roux et M^{lle} Lifszyc sont à Zaghié. C'est ce que nous lisons en post-scriptum, dans une lettre du Consul d'Italie annonçant à Griaule qu'il nous attend à Gondar et que nous pourrions monter notre camp sur le terrain du consulat. Ainsi Roux et Lifszyc ont pu quitter Dabra Marqos ! Le Godjam n'est donc pas tant que cela en révolution ... Il est trop tard pour changer encore une fois les batteries. La mission hivernera à Gondar et c'est là que nos amis devront nous rejoindre. [...] ».⁷ Dès le lendemain, M. Griaule envoie un message leur enjoignant de rejoindre en « *tanqwa* » (sorte de radeau de joncs) un point de la côte le plus proche de Gondär où l'on viendra les chercher. La réponse revient le 2 juillet avec quelques explications sur leur retard : « Retour du coureur envoyé à Roux : il nous a rapporté une lettre de celui-ci. Roux a dû s'embarquer aujourd'hui au coucher du soleil. Pour venir d'Addis, c'est Haylou qui lui avait donné escorte et caravane. Dans deux ou trois jours, nous irons au devant de lui. »⁸ À lire entre les lignes, nous comprenons qu'ils sont obligés de voyager de nuit et que leur retard est dû au fait que le *ras* Haylu leur a prêté une aide mal perçue par Addis Abäba.

Le 5 juillet, M. Leiris part à la rencontre de L.G. Roux et de D.L. sur les bords du lac Tana. Le rendez-vous a lieu le 8 juillet 1932 : « 8 juillet. La jonction est enfin opérée. À 7 h 50, deux *tanqwa* sont en vue. À 8 h 45, ils accostent. Lifszyc et Roux arrivent trempés. Dès le début de leur voyage, au départ d'Addis, ils ont été mouillés, les tentes légères qu'ils avaient emportées étant insuffisantes. En *tanqwa*, évidemment, l'eau a achevé de faire valoir ses droits. Tristes récits, quant aux événements de Zaghié : il n'y a pas

⁷ LEIRIS 1981 : 375.

⁸ LEIRIS 1981 : 385.

de chefs, l'anarchie règne, les prêtres seuls, ont un peu d'influence. Hostilité très nette à l'égard des étrangers. [...] La veille du départ en tanqwa, le garde de la maison où Roux et Lifszyc étaient installés a eu la tête fendue d'un coup de bâton au cours d'une rixe. L'effervescence est grande [...]. »⁹

Les retrouvailles sont chaleureuses et se passent à trois sous la même tente (la seule étanche !) : « Préparatifs pour le départ, fixé à demain matin. Encore beaucoup de bavardages (de ma part surtout). Bain d'amitié. Puis de bonne heure, une fois tout réglé, coucher. Mais encore conversations et plaisanteries très longues. »¹⁰

Le retour sur Gondär (presque six heures de marche !) est fatigant pour D.L. qui souffre de maux de tête.

D.L. se met immédiatement au travail : « 12 juillet. Travail. Traduction de manuscrits. Réception dérobée de vendeurs, qui apportent des livres ou des amulettes, rouleaux de parchemin ornés de figures magiques. [...] »¹¹ Le 13 juillet : « Je visite avec Lifszyc l'église de Dabra Berhan, qui contient d'admirables peintures. Reçus par deux prêtres, dont l'un –roi mage en chiffons rouge, blanc, vert- encense l'église en priant. Nous montrons une piété exemplaire. La juive et le mécréant baisent dévotement la croix que leur présente le mage. En récompense, ce dernier les invite à assister demain à une cérémonie pour la fête de l'église. [...] ».¹² Le 14 juillet arrive le lettré éthiopien, *abba* Jérôme qui aurait dû arriver en même temps que D.L. mais

que le gouvernement éthiopien, son employeur, mit du temps à libérer. M. Leiris le soupçonne d'être à la solde d'Ḥaylā Šəllase : « [...] Que s'agit-il d'espionner : nous, nos achats de manuscrits ou l'activité des Italiens ? »¹³ La mission trouve son rythme comme nous l'explique M. Leiris sur un



Mission Dakar–Djibouti (Le *zar* Ṭəruneš en visite au camp)

⁹ LEIRIS 1981 : 391.

¹⁰ LEIRIS 1981 : 392.

¹¹ LEIRIS 1981 : 393.

¹² LEIRIS 1981 : 394.

¹³ LEIRIS 1981 : 395.

ton sarcastique : « [...] Roux peint et flirte avec une indigène. Lutten a des plaies aux pieds [...] Larget menace toujours les boys de châtements terribles dont il ajourne l'exécution. Griaule négocie avec les gens. Faivre, placé entres les relevés topographiques qu'il fait, l'herbier et son courrier adressé à tout le ban et l'arrière-ban des scouts de France est quasi invisible. Lifszyc joue gentiment son rôle de jeune fille polonaise et érudite. Quant à moi, peu à peu, je m'aperçois que je recommence à m'emmerder. [...] »¹⁴

La condition de femme, unique, de la mission a suscité les commentaires les plus divers de la part des Éthiopiens comme des Européens mais a surtout été d'une aide précieuse et bénéfique dans la « récolte » de renseignements voulus sur notamment les rites « zar » que M. Leiris étudie. D.L. lui sert de traductrice et souvent aussi, de faire valoir auprès des informatrices locales qui sont plus enclin à se confier à une femme qu'à un homme : « 30 juillet [...] Il est entendu que j'y retournerai mardi avec abba Jérôme et notre amie Lifszyc, que la 'zarine' voudrait connaître parce que, dit-elle, elle est sa 'petite sœur'... »¹⁵ « 2 août [...] La patronne des zar, chez qui je vais, me raconte elle aussi un beau mythe de sirène. Elle me paraît, aujourd'hui, non plus maquerelle mais vraie illuminée. Sa fille – princesse au visage de cire, mariée à un homme du Consul italien – a tenu à venir, sachant qu'il y aurait Lifszyc. »¹⁶ Sa liberté, son indépendance et sa ... grande taille choqua les Africains : « 23 octobre [...] Abba Jérôme a un mauvais pressentiment. Il sait que le Lidj Mangoustou, à qui j'ai parlé assez durement l'autre jour (parce qu'il s'était plaint d'avoir été mal reçu au camp par Lifszyc), fait de l'agitation contre nous ; il a dit notamment à Malkam Ayyahou qu'une femme 'aussi grande' qu'elle ne devrait pas se déplacer comme cela et consentir à venir chez nous pour moins de 20 thalers. [...] »¹⁷ Du côté européen, ce sont les convenances qui font jaser dans le milieu Français à Addis Abäba : « 19 janvier. [...] La femme du Français¹⁸ qui dirige *Le Courrier d'Éthiopie* a déclaré, paraît-il, que M^{lle} Lifszyc devait être une 'hystérique' pour s'en aller ainsi en mission, seule femme au milieu de tant d'hommes. »¹⁹

Les séances de « récolte » des récits « zar » sont aussi tout un rituel dont D.L. est passée maître en la matière afin « d'amadouer » les « zarines » : « 8 août [...] Je me remémore certains détails de la scène d'hier : la belle couverture à figure de lion qu'abba Jérôme (lors de son passage à Dabra-Marqos) a prélevée dans les richesses saisies du Ras Haylou et dont, hier, il avait garni

¹⁴ LEIRIS 1981 : 397.

¹⁵ LEIRIS 1981 : 408.

¹⁶ LEIRIS 1981 : 410.

¹⁷ LEIRIS 1981 : 540–541.

¹⁸ Mme Léon de Robillard.

¹⁹ LEIRIS 1981 : 632.

notre table pour recevoir les zars ; les grandes fleurs jaunes que Lifszyc avait données à celles-ci qui, sagement, les tenaient à la main et parfois les humaient, vraies vierges préraphaélites ; le café grillé sur un plateau, présenté fumant à la patronne par la même Lifszyc, afin que la chère saltimbanque récite son oraison et effeuille sur nos têtes les habituelles bénédictions. [...] »²⁰

D.L. est aidée d'une petite esclave Desta que la mission avait achetée : « 12 août [...] L'esclave Desta, qui travaillait avec Lifszyc, lui a appris entre autre choses qu'elle n'est pas enceinte, ce qui est contraire à ce qu'on nous avait dit et prouve que celui qui l'a vendue nous a volés. »²¹ Les relations avec *abba* Jérôme, dont nous avons vu que M. Leiris se méfiait, sont bonnes, mêmes si parfois l'espièglerie, le devoir de bien faire, l'enthousiasme déplacé de cet homme agaçaient les membres de la mission notamment D.L. et M. Leiris comme en ce jour de la Mäsqäl (27 septembre 1932) : « En ville le bûcher de la Masqal doit être officiellement allumé sur la place où le fitaorari Makourya rend la justice. Après bien des tergiversations, je décide d'y aller. Lifszyc, Roux, Lutten, Faivre, Abba Jérôme viennent aussi. [...] Abba Jérôme en veine chichis, a remarqué que chaque famille, dehors, fait bouillir son café sur l'emplacement de son bûcher de Masqal particulier. Il tient à ce que soient prises des photographies et nous entraîne chez les gens sous prétexte de leur souhaiter bonne fête. Naturellement les villageois sont très embêtés d'être envahis par des inconnus, pour la plupart européens. Pour rompre les chiens Abba Jérôme se livre à diverses simagrées : offre des fleurs, se couronne d'herbes. Cela ne laisse pas, Lifszyc, Roux et moi, qui de nous irriter. [...] »²² En plus des frasques d'*abba* Jérôme, le consul d'Italie vient perturber la fête par sa « discrétion méditerranéenne » ce qui finit de fâcher les membres de la mission qui rentrent au camp.

Abba Jérôme se révèle un très bon informateur et un excellent collaborateur rapportant ici et là des anecdotes pittoresques qui ont le caractère scientifique que l'on veut bien leur accorder : « 12 août [...] Abba Jérôme, après bien des difficultés, car il craint de se compromettre, raconte à Lifszyc comment la femme de Ménelik, pour se guérir de la lèpre, a fait égorger des enfants et remplir une grande jarre avec leur sang. »²³

D.L. remerciera chaleureusement *abba* Jérôme dans la préface de son livre sur les *Textes éthiopiens magico-religieux* pour sa précieuse collaboration.

Les susceptibilités des uns et des autres furent à l'origine des petits ennuis de la mission et D.L. eut sa part : le 13 novembre 1932, le neveu de

²⁰ LEIRIS 1981 : 413.

²¹ LEIRIS 1981 : 419.

²² LEIRIS 1981 : 498.

²³ LEIRIS 1981 : 418.

Mälkam Ayyähu²⁴ et le soldat qui les avaient mis en joue viennent demander pardon à Griaule à qui ils baissent et demandent pardon à les genoux et pardon à Lifszyc et à Griaule à qui baissent les genoux.²⁵

Le 20 novembre 1932, les ennuis continuent pour la mission et ils sont dûs paraît-il à D.L. : « Malkam Ayyahou attribue en partie nos ennuis à la colère d'Abba Qwosqwos que M^{lle} Lifszyc, pressée, a bousculé le matin du faux départ. »²⁶

Le 5 novembre 1932, la mission quitte Gondär et sa région. Mais sans D.L., malade : « Potamo, le chien de M^{lle} Lifszyc, est fatigué ; il a trotté tout le temps. Ni Roux ni M^{lle} Lifszyc n'ont quitté Gondar. Lifszyc s'est réveillée hier avec 39° de fièvre ; elle est atteinte d'une angine. Si elle ne va pas mieux demain [le 6 décembre], il ne sera pas question pour Roux et pour elle de nous rattraper. Ils s'en iront par Métamma. »²⁷ Alors que la mission gagne l'Érythrée. D. L. reste quinze jours en compagnie de L.G. Roux à Gondär et ne partent que le 19 novembre. Ils rejoignent le reste de la mission à Agordat le 30 novembre 1932.

Le 8 janvier 1933, la mission au grand complet embarque à Massawa sur un bateau italien, le *Volpi* pour Djibouti. Le 10 janvier, il arrive dans la colonie française : « Djibouti. Ville délabrée mais tout compte fait moins laide que je n'aurais cru. Quelques palmiers. Classiques coloniaux français. Bistrots pas gais. [...] »²⁸ D.L. et M. Leiris ne perdent pas de temps et vont à l'école voir s'ils ne peuvent pas trouver des informateurs pour continuer leurs recherches. Mais les travaux sur les « zar » n'avancent pas car les gens en Côte Française des Somalis sont beaucoup plus méfiants que les Éthiopiens.

La mission rentre en France à bord du d'Artagnan des *Messageries Maritimes*, le 7 février 1933.

L'éthiopisante

Malgré son séjour chez les Dogons en 1935, D.L. reste attaché à l'Éthiopie jusqu'en 1940 en étant chargée de cours d'amharique à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes²⁹ en plus de son poste d'attaché³⁰ au Musée d'Ethnologie (Musée de l'Homme, Trocadéro) au Département d'Afrique Noire.

²⁴ Mälkam Ayyähu est la grande guérisseuse et le chef des zars de la région de Gondär. Principale informatrice de la mission et plus particulièrement de Michel Leiris.

²⁵ LEIRIS 1981 : 564.

²⁶ LEIRIS 1981 : 576.

²⁷ LEIRIS 1981 : 594.

²⁸ LEIRIS 1981 : 427.

²⁹ LEIRIS, 1996 : 11–12, n 5.

³⁰ Aujourd'hui on dirait : chercheur-associé.

L'étude de la langue amharique est étudiée en France depuis 1898 et au profit d'un homme : Casimir Mondon-Vidailhet [1847–1910], premier titulaire d'une charge de cours d'abyssin ou de langue « abyssine » à l'École de l'enseignement des langues parlées en Afrique Noire³¹ Marcel Cohen [1884–1974] disciple d'Antoine Meillet, agrégé de Grammaire et arabisant, initié aux langues d'Éthiopie est le candidat choisi par le monde orientaliste de l'époque pour succéder à C. Mondon-Vidailhet en 1911. Il enseignera l'abyssin durant 40 ans aux Langues orientales. En 1926, la chaire de Siamois étant libre, elle est attribuée à l'abyssin. Il est nommé professeur. De 1937 à 1939, il est détaché à la Caisse Nationale de la Recherche Scientifique et doit organiser son remplacement provisoire en confiant ses cours à ses élèves les plus avancés : ceux de langue reviennent à Wolf Leslau assisté de deux éthiopiens chargés de donner des heures de répétition et ceux de civilisation échoient à Déborah Lifszyc. La guerre arrivée, Marcel Cohen mais aussi Déborah Lifszyc sont obligés de quitter leurs postes suite aux Lois discriminatoires de juillet et d'octobre 1940. La chaire d'Abyssin revient à ... Marcel Griaule.

En plus de ses études et de ses emplois successifs, D.L. se construit une bibliographie. Sa bibliographie éthiopienne, car je ne m'intéresserais qu'à celle-là, est composée d'un livre et de trois articles³².

Dans la préface de son livre, qui n'est autre que la publication de sa thèse, *Textes éthiopiens magico-religieux*,³³ sortie en 1940, elle nous donne des pistes sur sa façon de travailler et les gens qui font son entourage scientifique et amical. Elle dédie le livre à la mémoire de l'anthropologue français, Lucien Levy-Brühl [1857–1939], un de ses professeurs qui travailla sur la vision mystique de l'univers par la mentalité primitive. Elle a commencé cet ouvrage en 1931 dans le cadre de sa thèse, sur les conseils de son professeur, Marcel Cohen qui déjà en 1912 dans son *Rapport sur une mission linguistique en Abyssinie*³⁴ avait attiré l'attention sur l'importance des textes magico-religieux. La mission Dakar-Djibouti (voir son rôle dans le chapitre précédant) lui permit de compléter sur le terrain les recherches entreprises à Paris. En Éthiopie, elle se fait aider d'*abba* Jérôme [1881–1983] et à Paris, toujours sous la conduite de Marcel Cohen, elle se fait assister pour les traductions de certains textes par Monseigneur Sylvain Grébaut [1881–1955], titulaire de la chaire de Guèze à l'Institut Catholique de Paris et qui parti en mission en Éthiopie en 1926, ramena de nombreux manuscrits pour la Bi-

³¹ ROUAUD 1995 : 363.

³² Elle fit de nombreuses conférences dont je n'ai pu relever toutes les références.

³³ Des comptes-rendus seront tirés de son livre comme celui de Melville J. HERSKOVITS in *American Anthropologist*, New Series, 50, 4, Part. 1 (Oct.–Dec. 1948) : 679–681 et de S.H. HOOKE in *Africa : Journal of the International African Institute*, 15, 4 (oct. 1945) : 217–218.

³⁴ COHEN 1912.

biblioteca Apostolica Vaticana mais aussi par le lettré éthiopien : *abba* Tāklä Maryam Sāmharay Sālam, présent à Paris à cette époque. Les corrections sont dues à Michel Leiris et Wolf Leslau, ses collègues et amis. L'ouvrage, édité sous le sceau du Musée de l'Homme et plus particulièrement de l'Institut d'Ethnologie est en parti dû grâce à la coopération de ses deux secrétaires : Paul Rivet et Marcel Mauss qu'elle remercie chaleureusement.

Dans la préface, D.L. nous explique de quoi retourne son travail : « De tout temps, les hommes se sont préoccupés de se protéger contre les forces connues et inconnues et c'est à cette préoccupation qui a provoqué l'invention des amulettes et qui a contribué à leur grand développement. Dans la lutte de la vie, les hommes ont recours à ces armes spirituelles au moins autant qu'aux armes matérielles [...] Je n'ai pas l'intention de faire ici l'histoire des amulettes et talismans en général ; ce travail a déjà été fait à plusieurs reprises. [...] Porter sur soi une prière écrite, l'avoir dans sa maison est un moyen efficace de se protéger contre les maladies et les ennemis. »³⁵

Après une explication sur le rôle des amulettes dans les trois grandes religions du Livre, elle commence son étude sur les textes magico-religieux en « Abyssinie » selon le vocable de l'époque.

En Éthiopie presque tout le monde porte des amulettes appelées « *Kətab* » en amharique. En amont, cela génère une industrie florissante pratiquée par les *däbtära*, clercs qui savent lire et écrire et qui ont fait leurs études soit dans un couvent, soit chez un prêtre renommé. Chaque *däbtära* possède un répertoire qui lui est propre et qu'il a hérité souvent de son maître. À Paris, elle commence par travailler sur un petit livre de recettes et de prières ramené par M. Cohen en 1911 lors de sa mission et publié par M. Griaule sous le titre : *Le livre de recette d'un dabbara abyssin*, Textes et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Paris, t. XII, 1930. Les *däbtära* moins orthodoxes que les prêtres, n'hésitaient pas à rajouter à ces textes religieux, réputés pour leur efficacité et leur puissance, des formules magiques désapprouvées par l'Église.

Il existe trois catégories de textes : Ancien et Nouveau Testaments, Vie des Saints et des textes apocryphes reconnus par l'Église et ayant pour but de révéler les noms magiques du Christ. L'homme qui a commandé l'amulette la porte toute sa vie même au-delà car lors de son décès, le parchemin contenu dans l'amulette lui est attaché le long du corps, de la tête au gros orteil ou si elle est plus longue, elle l'entoure de telle sorte que les deux extrémités se croisent sur la poitrine. Après ses longues explications ethnologiques, elle passe à la partie purement linguistique en étudiant plusieurs textes selon l'ordre suivant : l'enseignement des arcanes et la mystagogie

³⁵ LIFSZYC 1940b : 1.

« *təmhərtä ḥəbuʾat* » qui sont des textes pris dans la liturgie et servant également à des usages magiques ; le rempart de la Croix « *ḥəsurä məsqäl* » qui sont des textes portant le même titre qu'un texte liturgique et dont les extraits servent à des buts magiques et enfin : la louange de la Trinité « *zəna šəllase* », textes magiques se rapprochant beaucoup de certains passages du recueil de considérations pieuses, mêlés à des louanges de la Trinité. Les manuscrits sur lesquels elle travaille proviennent des collections de Marcel Cohen (établie lors de sa mission de 1910–1911), de la Bibliothèque Nationale (collection d'Abbadie et Mondon-Vidailhet) et de M. Griaule (établie lors de sa mission de 1928–1929) mais aussi de sa collection personnelle qu'elle a constituée lors de la mission Dakar–Djibouti en 1932.³⁶

Son premier écrit est un article issu de son séjour en Éthiopie avec la mission Dakar–Djibouti. Elle le publie dans un numéro spécial du *Minotaure* consacré à la mission : Amulettes éthiopiennes in *Minotaure*, Paris, 2 (mission Dakar–Djibouti, 1931–1933), 1933 : 71–74. Il est illustré de 12 figures³⁷ illustrant les rouleaux magiques sur lesquels elle base son étude et de 3 photos où figure sur la première une, « femme abyssine portant deux rouleaux magiques dans des étuis de cuir (Éthiopie méridionale) », sur la seconde, le peintre L.G. Roux offrant à la zarine Malkam Ayyahou un tableau représentant le portrait du *ras* Ḥaylu : « [...] dans lequel elle a reconnu l'effigie de son grand zar Abba Qwosqwos »³⁸ et sur la troisième, Mälkam Ayyähu en transe le 4 octobre 1932 dans le jardin de sa maison de Baata. Après une explication de la fabrication, du rôle et de la place que tiennent les amulettes en Éthiopie, elle étudie, succinctement, deux textes en s'appuyant sur les amulettes *Märbäbtä Sälomon*³⁹, *Susənyos*⁴⁰ en décrivant l'encre,⁴¹ la peau de l'animal dans laquelle est fabriquée l'amulette,⁴² le texte en lui-même selon qu'il soit Fälaša ou Chrétien, leur vertu curative, leurs dessins⁴³ générale-

³⁶ LEIRIS 1981 : 572.

³⁷ Qui viennent des classements : Ms 172, 220, 188, 160, 16, 265.

³⁸ LIFSZYC 1933 : 74.

³⁹ Classée : Ms. 256, Basmu laab, f. 14 r & Ms, 256, Basmu laab, f. 24 r. Le filet de Salomon : filet dans lequel le roi Salomon prit les diables.

⁴⁰ Classée : Ms. 256, Basmu laab, f. 13 v.

⁴¹ Le début et la fin d'une amulette sont presque toujours écrits à l'encre rouge dite les '7 encres' : bleu ciel, blanc, carmin, rouge violacé, rouge brique, jaune et translucide. Ce mélange passe pour être doué de pouvoirs très efficaces. On emploie même pour soigner les yeux ! LIFSZYC 1933 : 71.

⁴² Le texte est souvent déterminé selon la bête qui a fourni le parchemin : sur un mouton blanc on écrira *Märbäbtä Sälomon*, sur celle d'un mouton rouge, *Susənyos* et sur celle d'une chèvre *Ləssanä säb* (c'est-à-dire 'la langue des hommes').

⁴³ Appelé *talsam* que l'on retrouve dans le mot Français : talisman. LIFSZYC 1933 : 72.

ment somptueux et toute l'industrie qu'il génère. Ce travail est préparatoire à sa thèse dont nous venons d'étudier le fond quelques lignes plus haut.

Lors de la mission Dakar–Djibouti, établie dans la région de Gondär, elle ne pouvait pas s'intéresser aux Fälaša : « [...] des juifs à la peau aussi foncée que celle des Abyssins. »⁴⁴ Dans cet article⁴⁵ : Un sacrifice chez les Falachas, Juifs abyssins, s.l.n.d. In-8, fig. in *La Terre et la Vie*, 9^e année, 4, juillet 1939 : 116–123, elle décrit un sacrifice qui eut lieu dans le village de Gondaročč Maryam à quelques kilomètres de Gondär. Ce sacrifice d'une vache qui implique des rites magiques, fut organisé à l'initiative de la mission qui en assumait tous les frais (achat de la vache et de l'amole) et heureusement pour D.L. car selon elle : « Aucun être impur ne peut y entrer, et toute infraction à cette règle rendait le sacrifice inefficace. Les Falachas considéraient comme impures toutes les femmes, tous les non Falachas et tous les Falachas qui auraient eu des contacts avec des non Falachas [...] Les danses sont accompagnées d'un gong et d'un tambour [...]. »⁴⁶

Le Livre d'Emmanuel (poème éthiopien) est son troisième article, publié post-mortem. Le hasard d'avant guerre a voulu que ce texte se retrouve sur le bureau de Marcel Cohen, son professeur et mentor, pour corrections : « Cette édition qui aurait dû paraître en 1940 dans le *Journal des Africanistes*, aura été le dernier ouvrage de son auteur. [...] Elle m'avait demandé de revoir son travail. J'ai modifié légèrement quelques passages de la traduction et ajouté quelques notes (entre crochets). Ayant d'autre part demandé par lettre certains renseignements en Abyssinie, j'ai reçu la réponse, pour laquelle j'exprime ici ma reconnaissance, lorsque la mise en pages était déjà faite. J'en ai tenu compte dans la dernière mise au point des notes et en ai tiré la matière des additions des pages 84–86. »⁴⁷ précise Marcel Cohen en note : 67. *Le Livre d'Emmanuel* est intégralement publié et traduit dans l'article de D.L. Il provient du manuscrit 351 (numérotation de l'époque) de la collection Griaule déposé à la Bibliothèque Nationale. C'est un petit volume en parchemin de 12 cm x 7 cm, de dix-huit folii, nous raconte D.L., où sur la couverture il est marqué : « C'est le Livre d'Emmanuel ». « Le texte, écrit sur une seule colonne, est reproduit d'une façon peu soignée. Plusieurs lettres manquent et il a fallu, à plusieurs reprises, corriger le manuscrit. [...] L'écriture semble indiquer que ce manuscrit est d'une date récente,

⁴⁴ LIFSZYC 1939a : 116.

⁴⁵ WOLF LESLAU rendra hommage à ce travail dans son article « Les Fäläsä » in *Falacha Religious Dispute*: 73 n. 10 in *Proceeding of the American Academy for Jewish Research*, 16 (1946–1947): 71–95.

⁴⁶ Qui se trouve dans les collections du Musée des Arts Premiers, Quai Branly, Paris ainsi le couteau qui servit au sacrifice.

⁴⁷ LIFSZYC 1948 : 67.

de la fin du XIX^e ou du début du XX^e. »⁴⁸ Le nom du propriétaire du manuscrit (et non de l'auteur) est indiqué cinq fois : Wäldä-Maryam. Ce poème est écrit en guèze et du type appelé *malkə'* ou *malk* en amharique qui veut dire « image ». Ce sont des poèmes plus ou moins longs comprenant la louange de toutes les parties du corps d'un saint, composé en strophes de cinq vers (appelé *arke* 'mon ami familial'), rimant entre eux. Chaque strophe étant dédiée à une ou deux parties du corps. Le *malkə'* édité ici est adressé à Emmanuel un des sept noms du Christ. Il comprend trente-neuf strophes, de cinq vers chacune et un petit texte en prose, chantant la Gloire du Christ, sollicitant sa protection et son aide. Ce texte si particulier selon D.L. n'est pas un manuscrit à proprement parler mais se rapprocherait plutôt d'une amulette, centre d'étude de D.L. depuis longtemps d'où l'intérêt de l'article. De la page 69 à 85 nous avons l'intégralité du texte dans sa version amharique et en vis-à-vis sa traduction en français. Suivent les notes additionnelles de Marcel Cohen et les additions. Marcel Cohen avant de publier ce texte avait demandé des renseignements complémentaires à un religieux en fonction en Éthiopie en 1948 : le Père Paul Gimalac qui interrogea un confrère éthiopien : *abba* Täsfa Šəllase qui nous donne des indications sur l'importance du *Livre d'Emmanuel* dans la liturgie éthiopienne : « Le *malkə'* d'Emmanuel est un texte orthodoxe pour l'Église abyssine. Il se rattache au jour du jeûne qui précède la fête de la Nativité (28 du mois de Tahsas = 5 janvier), précisément placé sous l'invocation d'Emmanuel. Il figure dans les recueils de *malkə'* les plus complets, ceux des grands centres religieux et peut-être copié à l'occasion par le clergé d'églises moins importantes, notamment celles qui sont dédiées au Christ Emmanuel (ainsi au couvent de Tambən au Tigré). Il y aurait à considérer comme un simple hasard le fait que ce texte n'a été signalé jusqu'ici dans aucun des recueils partiels qui figurent dans les bibliothèques européennes. D'autres part on comprend que ce texte précisément soit choisi comme « écrit de protection » pour un personnage que son nom de baptême Walda Märyām rapproche du Christ Emmanuel. »⁴⁹

Le musée de l'Homme et la mission Sahara-Soudan

De janvier à octobre 1935, soit deux ans après le retour de la mission Dakar-Djibouti, Déborah Lifszyc repart pour l'Afrique, mais en Afrique de l'Ouest et toujours dans le sillage de M. Griaule et de sa nouvelle mission « Sahara-Soudan » qui a pour but, l'étude du peuple Dogon dans la colonie

⁴⁸ LIFSZYC 1948 : 65.

⁴⁹ LIFSZYC, 1948 (*Note additionnelle* de Marcel Cohen) : 84.



française du Soudan (Mali actuel). Elle est accompagnée de l'ethnologue Denise Paulme⁵⁰ qui deviendra une amie très proche.

Toutes les missions auxquelles participe D.L. n'ont qu'un but : constituer et compléter les collections du musée du Trocadéro [Musée de l'Homme] à Paris en pleine restructuration dans

Déborah Lifszyc et des amis (Levitsky, Odden, etc.) les années trente. De nombreux bénévoles éclairés et des professionnels, faisaient parti de ce milieu intellectuel ethnologique que générait le musée du Trocadéro comme Denise Paulme qui connut D.L. dans cette effervescence, Jacques Soustelle, Michel Leiris, etc. recrutés pour la plupart parmi les élèves de Marcel Mauss et Lucien Levy-Bruhl.

Aujourd'hui, les collections de la mission « Lifszyc–Paulme » ont une place de choix au musée des Arts Premiers, quai Branly à Paris, ouvert depuis juin 2006.

Une citoyenne française

Si je consacre un chapitre spécial à sa naturalisation française c'est que le fait n'a pas été de soit et que son dossier abonde en documents inédits sur l'entourage et la personnalité de D.L.

Elle a fait quatre demandes de naturalisation avec deux remises en cause durant les années de guerre.

Cette première demande, personnellement suivi par l'ambassadeur François Poncet, date de juillet 1931. Dans sa lettre de motivation écrite afin de justifier sa demande, elle dit vouloir être française pour devenir enseignante en Orient et plus particulièrement en « Abyssinie » pour ensuite revenir en France s'installer définitivement. Mais le dossier est ajourné le 9 mars 1932, pour défaut d'intérêt de suivi du dossier, bien malgré elle car elle se trouvait en Ethiopie avec la mission Dakar–Djibouti.

⁵⁰ Paulme, Denise [1909–1998] Juriste puis ethnologue. Se marie en 1937 avec André Schaeffner. Passe sa thèse de Droit en mai 1940. Grande amie de D.L. avec laquelle elle co-signera de nombreux articles sur les Dogons et donneront leur nom à une collection d'objets Dogon qui se trouve actuellement dans le nouveau musée des Arts Premiers, quai Branly à Paris.

Elle revient en France en février 1933 et dès mars, refait un second dossier qui lui, sera perdu par la préfecture de Police, ce qui l'oblige à monter un troisième dossier le 30 septembre 1933 ajourné pour la même raison que le premier, le 19 juillet 1934 car en mission au Soudan.

Elle ne se décourage pas et constitue un quatrième dossier le 23 janvier 1936 (N° 29408), qu'elle agrmente d'une pétition de nombreuses personnalités du monde scientifique et universitaire (Paul Rivet, Georges-Henri Rivière, Lucien Levy-Bruel, Marcel Mauss, Paul Boyer, administrateur de l'École des Langues orientales vivantes ; Gaudeffroy-Demomeynes, professeur honoraire à l'École des Langues orientales vivantes ; Marcel Cohen, Jacques Soustelle, Marcel Griaule, André Schaeffner, Eric Lutten, André Leroy-Gourhan, Michel Leiris, Denise Paulme, etc.) en sa faveur et d'un soutien de poids : la baronne Édouard de Rothschild. Ce dossier reprend les anciennes lettres d'appui agrmentées de nouvelles comme celle de l'administrateur de l'École des Langues orientales, très élogieuse : « Notice individuelle à l'appui d'une demande de naturalisation. Mademoiselle Lifszyc, Déborah. Domiciliée à Paris, 23 rue Racine, Ve arrt. Nationalité polonaise. Née le 5 juin 1907, à Kharkov (Russie). De culture entièrement française (études complètes au Lycée français de Varsovie, couronnées par l'obtention du baccalauréat français), Mlle Lifszyc s'est inscrite au début de l'année scolaire 1927-1928 comme étudiante des cours d'arabe littéral et d'arabe oriental, et par la suite des cours de persan et d'abyssin de l'École nationale des Langues orientales vivantes. Dès les premières semaines cette jeune fille s'est imposée à l'attention de ses maîtres par d'éminentes qualités de compréhension, de pénétration et de méthode. Aujourd'hui pourvue du diplôme d'élève brevetée de l'École des langues orientales vivantes pour les langues arabe littérale (mention très bien), arabe orientale (mention très bien), persane et abyssine (promotion de 1930 pour les trois premières ; de 1931 pour la dernière), Mlle Lifszyc est par surcroît licenciée de Sorbonne. Et maintenant encore, elle poursuit ses études des Langues sémitiques, dans l'intention de s'y spécialiser et de fournir une carrière d'érudition. Tant en raison de ses mérites intellectuels, qui permettent de voir en elle une recrue de tout premier ordre pour nos jeunes équipes d'orientalistes, qu'en raison de ses qualités morales qui sont du meilleur aloi, en raison enfin de son excellente éducation et de sa parfaite tenue, l'Administrateur soussigné considère comme hautement désirable qu'une suite favorable soit donnée à la demande de Mlle Lifszyc, fermement persuadé que notre pays recrutera en elle une citoyenne d'élite. Fait à Paris le 11 août 1931. L'Administrateur de l'École » ou de Marcel Cohen, son professeur d'amharique : « Le 13 décembre 1935. Mademoiselle Déborah Lifszyc a été mon élève pour les matières éthiopiennes depuis 1928 à l'École des Langues orientales, depuis 1929 pour l'École des Hautes Études. Sa bonne connais-

sance du français, son instruction générale, sa grande force de travail, ses études antérieures (hébreu) ou parallèle (arabe) d'autres langues sémitiques en on fait dès le début une étudiante de choix et lui ont permis de devenir rapidement une jeune savante apte à la recherche et à l'enseignement. Elle a passé dans de bonne condition le diplôme d'amharique à l'École des Langues orientales. Depuis la mission qu'elle a rempli en Abyssinie lui a permis de se perfectionner dans l'étude pratique de la langue pour laquelle elle pourrait assurer un enseignement. Ses connaissances de Guèze ont été sanctionnées par le Certificat de Langues Sémitiques à la Faculté de Lettres, où elle a présenté cette langue comme langue principale. Depuis elle s'est occupée de préparer une thèse de diplôme pour la 4^{ème} section de l'École des Hautes Études consistant à une addition de textes religieux ; son travail est avancé et pourra être présenté prochainement. L'achèvement a été retardé par ses deux missions en Afrique qui d'autre part lui ont permis d'acquérir beaucoup de connaissances et de faire preuve de ses qualités de chercheuse. À mon cours de guèze, elle a regroupé des notes qui doivent me servir de memento pour l'étude de cette langue ; elle a bien voulu servir de monitrice pour les débutants, en de courtes séances précédant les premières leçons de l'année (1934, 1935). Une fois diplômé, il pourrait lui être confié éventuellement un enseignement plus étendu. M. Cohen, directeur d'Études à l'école pratique des Hautes Études, professeur à l'École des langues orientales. »

Elle fait aussi appel à quelques appuis ministériels au ministère des Colonies, qui donne un avis favorable le 9 septembre 1936 pour sa naturalisation ou celui des Affaires étrangères en date du 11 mars 1936 qui considère aussi que D.L. fera une parfaite citoyenne française tant elle a apporté à la France durant la mission Griaule et qu'elle considère la France comme son unique Patrie.

D.L. a tous les atouts pour devenir une citoyenne française. Parfaitement intégrée à la société Française dont elle parle admirablement la langue, elle travaille comme bibliothécaire, poursuit des études supérieures (Doctorat) tout en participant à la vie scientifique du pays en tant de membre de missions importantes mais aussi comme monitrice d'amharique à l'École des langues orientales. Loin d'être désargentée, elle touche également une bourse faite de dons divers (Rothschild) ainsi que le fruit de terres qu'elle possède en Palestine, à Caïffa exactement. Correspondant à tous les critères d'une citoyenne « d'élite », elle se retrouve finalement naturalisée par décret le 28 janvier 1937.

En juillet 1940, à la promulgation des Lois retirant la nationalité française à toutes les personnes ayant eu cette dernière depuis moins de 10 ans, une commission de révision des naturalisations est mise en place. Le cas de D.L. intéresse les autorités de Vichy le 28 octobre 1940 qui ouvre un dossier. Cette commission demande à la préfecture de Police ses attitudes politiques.

Le dossier rapporte en outre ses excellentes qualités morales, son rôle dans la mission Dakar-Djibouti, etc. Tout son entourage va être mis à contribution pour fournir les preuves de sa fidélité à la France. Le ministère de l'Éducation nationale demande un rapport à Marcel Griaule qui loue ses qualités scientifiques sans répondre aux questions concernant sa vie privée qu'il devait sûrement peu connaître. Ce rapport est transmis au Garde des Sceaux qui le remet à la commission le 13 février 1941. Sur ces renseignements, la commission se réunit une nouvelle fois le 21 février 1941 mais ne peut pas statuer car la préfecture de Police n'a toujours pas transmis les renseignements demandés sur ses : « attitudes politiques et son loyalisme [sic] ». La préfecture n'avait peut-être rien ou attendait des informations complémentaires d'une enquête en cours.

Le 16 juillet 1941, la commission renvoie son dossier en commission plénière qui statue le 7 août 1941 sur le maintien de sa nationalité française. L'affaire ne s'arrête pas là car après son arrestation le 21 février 1942 par la police française, la commission est de nouveau saisie le 1er juillet 1942 par la préfecture de Police qui demande pour le compte de qui a-t-elle été internée et pour quelles raisons ? Plus rien jusqu'au 12 avril 1943 où le dossier n° 20449X31 se retrouve de nouveau en commission plénière pour une nouvelle révision de sa naturalisation alors que D. L. n'était sûrement plus en vie.

La commission décide définitivement le 4 mai 1943 de lui maintenir sa nationalité française.

Michel Leiris, l'ami et le légataire scientifique

C'est lors de la mission Dakar-Djibouti qu'elle connut M.L. C'est aussi notre meilleur informateur, avec Denise Paulme, sur D.L. par l'intermédiaire de ses nombreux écrits : *Journal*, *l'Afrique fantôme*, *Biffures*, etc. Il lui dédicacera un livre en 1948 : *Langue secrète des Dogons de Sanga (Soudan Français)*. Ce qui rapproche les deux personnages, se sont leurs sujets d'études : les pratiques de la magie en Éthiopie.

M.L. est après la mission Dakar-Djibouti, son collègue hiérarchique au Musée d'Ethnographie (Musée de l'Homme) au Département d'Afrique noire ce qui va les amener à travailler souvent ensemble à tel point qu'elle ira jusqu'à hanter ses rêves comme il nous le raconte dans son *Journal* : « Autre élément du rêve :) séjour en Abyssinie, en montagne ou au Canada ; travail avec Lifszyc et Rivière ; [...] ».⁵¹

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est à M. Leiris qu'elle fait confiance pour conserver ses fiches de travail écrite lors de sa mission au Soudan. Fiches relues ensemble avec quelques amis au retour de la mission, nourris-

⁵¹ LEIRIS 1992 : 228.

sant des soirées comme celle du 27 octobre 1935 : « Reçu Lifszyc et Paulme et quelques camarades du MET [Musée d’Ethnologie du Trocadéro] pour lecture de fiches érotiques et scatologiques dogon ; [...] ».⁵²

En août 1939, M.L., alors en vacances en Grèce, apprend qu’il est mobilisé. Durant la « drôle de guerre » elle lui enverra pour : « tuer l’ennui et l’inertie »⁵³ de part sa place à l’École des Langues orientales, des cours d’arabe. Après l’invasion de la France par les troupes allemandes et malgré l’occupation et la collaboration, M. L. reste l’ami et prendra de sérieux risques pour D.L. en lui prêtant son appartement de la rue Eugène Poubelle pour la cacher.

Après sa disparition en 1942, M. Leiris reste en quelque sorte son légataire scientifique au point de faire ressurgir de vieilles querelles avec M. Griaule. Durant la guerre, les antagonismes se sont accentués entre les deux hommes. M. Griaule a en effet succédé à l’École des Langues Orientales comme « chargé d’enseignement » d’amharique à M. Cohen, évincé à la suite des lois anti-juives d’octobre 1940. Par ailleurs, M. Griaule refuse en 1942 un article de D.L., que M. Leiris lui avait remis, sur les manuscrits éthiopiens pour le *Journal de la Société des africanistes* : M. Griaule n’a pas voulu prendre de risques en faisant paraître un texte d’un nom juif et dont l’auteur venait en outre d’être arrêté.⁵⁴ Cette querelle ira jusqu’à la démission de M.L. de la Société des africanistes après un coup d’éclat de M. Griaule lors de la première assemblée générale en 1944.

La querelle continue car des notes de D.L. sont toujours au centre d’un conflit d’intérêt : des notes de travail sur l’Éthiopie auraient été remises par D.L. avant son arrestation à son amie Denise Paulme-Schaeffner selon les dires de Joseph Tubiana à Alain Rouaud. Celle-ci les aurait remises, pour en faire bon usage (pour une publication posthume ?) à M. Leiris qui les aurait laissées dans son bureau du Musée de l’Homme. Après l’expulsion de ce dernier⁵⁵ en septembre 1984, que sont donc devenues ces notes ?

⁵² LEIRIS 1992 : 291.

⁵³ ARMEL 1997.

⁵⁴ ARMEL 1997 : 440.

⁵⁵ ROUAUD 1999 : lettres de Leiris : 61–65 puis Compte-rendu de JACQUES MERCIER, ALAIN ROUAUD (Textes réunis par), *Les orientalistes sont des aventuriers. Guirlande offerte à Joseph Tubiana par ses élèves et ses amis*, Saint-Maur, Editions Sépia, 1999, 310p + 11 planches. [Bibliothèque Pereisc 12] in *Journal des Africanistes* 72 (2) 2002 : 247–261 et Droit de réponse *A la demande de Joseph Tubiana* in *Journal des Africanistes* 73 (1), 2003 : 195–206 et *Droit de réponse à la demande d’Alain Rouaud* in *Journal des Africanistes* 73 (1), 2003 : 195–206.

La guerre : résistance et déportation

En cette année 1940, D.L. est chargée de cours d'Amharique à l'École des Langues Orientales. Elle vient de terminer sa thèse sur les textes magico-religieux éthiopiens qu'elle publie cette même année.

Durant les hostilités, elle loge au Musée du Trocadéro malgré qu'elle soit contrainte de démissionner de son poste, obligée dans un premier temps par les Lois du 16, 17 et 22 juillet et d'octobre 1940 qui déchoît de leur nationalité tous les Français naturalisés au cours des dernières décennies et qui les « démissionnent » de l'Administration. C'est son ami Michel Leiris et sa femme Louise qui lui procurent une nouvelle adresse, en lui prêtant leur appartement de la rue Eugène Poubelle, à Paris. M. Leiris avait déménagé en banlieue (Boulogne) pour garder l'appartement d'un ami. Malgré le fait que l'Histoire se soit acharnée sur elle, elle qui a tant fait pour la France, D.L. comme toujours, très forte, continue néanmoins à travailler au Musée du Trocadéro, rétribuée par la *Caisse du Service des Recherches Scientifiques*.

À l'automne 1940, M. Leiris reprend la rédaction de son mémoire sur la langue de la société des hommes chez les Dogons, qu'il terminera en 1945. Le livre paraît en 1948 sous le titre *La Langue secrète des Dogons de Sanga (Soudan Français)* qui est son Mémoire de diplôme de l'École Pratique des Hautes Études, section des sciences religieuses, année 1937–1938 dont le rapporteur était Louis Massignon et sera dédié à D.L. D.L. et M.L. ont travaillé ensemble sur cet ouvrage. Dans son *Journal* en date du 3 novembre 1941, il écrit : « Acheté aujourd'hui – ce dont j'avais envie depuis quelques temps – une Bible catholique, contenant le livre de Judith, celui des Macchabées, etc. Sur le conseil de Lifchitz, j'ai pris l'édition manuelle du chanoine Crampon qui est la bonne édition courante moderne. Quels sont les motifs exacts qui m'ont poussé à acheter cette Bible ? ».⁵⁶ Qui avait le plus besoin de l'autre ?

Qu'a fait D.L. durant les deux années de guerre où elle vécut à Paris ? Plusieurs documents concourent à nous dire qu'elle fit parti d'un réseau de résistance. Est-ce celui du réseau du Musée de l'Homme comme il est marqué sur sa fiche *Yad Vashem* ou sur l'ancienne plaque commémorative posée sur les murs du Musée de l'Homme au Trocadéro ? Dans son dossier de naturalisation, il est écrit qu'elle fut arrêtée pour des « activités politiques douteuses ».⁵⁷ Est-ce le terme usuellement employé par les autorités de Vichy pour désigner les activités de Résistance ?

Immédiatement après l'Armistice, un réseau s'organise au sein des membres du Musée de l'Homme pour transmettre des informations venues de Londres mais aussi pour aider à l'organisation de passages de résistants,

⁵⁶ LEIRIS 1992 : 344.

⁵⁷ ACF, dossier de naturalisation.

juifs et autres clandestins vers l'Espagne puis Londres. Ce réseau on le doit aux ethnologues et amis de D.L. : Boris Vildé [1908–1942], Anatole Lewitsky [1901–1942] et à la bibliothécaire Yvonne Oddon [1902–1982] du « secteur Vildé » du réseau de résistance dit « du Musée de l'Homme ». Paul Rivet y adhère aussitôt. Le premier numéro de leur journal clandestin *Résistance* paraît le 15 décembre 1940. Une vaste perquisition a lieu le 10 février 1941 au Musée de l'Homme. Les fondateurs du réseau, Yvonne Oddon et Anatole Lewitsky, sont gardés à vue rue des Saussaies où ils attendront durant un an leur sentence ; Boris Vildé, en zone Sud à cette époque prendra la décision suicidaire de rentrer sur Paris où il se fera arrêter ; Paul Rivet suspendu de ses fonctions à l'université et au Musée de l'Homme, part en Colombie et Jean Paulhan ne devra son salut qu'à l'intervention de Pierre Drieu La Rochelle. Quant à Leiris selon Aliette Armel, sa biographe : « Leiris n'a aucune velléité de résistance armée, trop effrayé qu'il est à l'idée de mettre à l'épreuve son incapacité physique. Il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait pas été sollicité pour faire partie du réseau qui ne recrutait que des éléments ayant exprimé leur désir de combattre les Allemands. Il est d'ailleurs très soucieux, entre juillet 1940 et juillet 1941, de ne pas compromettre par une imprudence la tentative de rachat de la galerie [Simon] par Zette. Cette obligation vis-à-vis de sa belle-famille a pour lui la force d'un devoir. »⁵⁸ ce qui ne l'empêche pas de prendre de sérieux risques⁵⁹ en hébergeant des amis, juifs de surcroît, comme D.L.

Le samedi 21 février 1942, D.L. est arrêtée par la police française, sur dénonciation, rue Eugène-Poubelle. L'énigme reste pour le moment entière : qui l'a dénoncée et pour quelle raison ? Le 25 février, M.L. le mentionne dans son *Journal* : « Par ailleurs, nous avons su que D[eborah] L[ifchitz], arrêtée par la police française samedi 21 au matin, allait être envoyée pour 6 mois à la caserne des Tourelles. »⁶⁰ Détendue tout d'abord au camp de Compiègne⁶¹ elle est transférée le 2 mars 1942, à la caserne de la Tourelle⁶² à Paris dans le XX^{ème}

⁵⁸ ARMEL 1997 : 419.

⁵⁹ Il ne sera pas touché par la perquisition du 10.02.1941 au musée de l'Homme car il a toujours pensé que l'employé du musée à l'origine des arrestations lui était curieusement attaché et l'avait sans doute protégé (ARMEL 1997 : 418).

⁶⁰ LEIRIS 1992 : 351.

⁶¹ Compiègne, camps de transit des prisonniers politiques dans un premier temps puis raciaux. Seul camps en terre française tenu par les autorités allemandes.

⁶² La prison, le «camp», ou plutôt le centre d'internement des Tourelles occupait les locaux d'une ancienne caserne d'infanterie coloniale, la caserne des Tourelles, au 141 boulevard Mortier, à la porte des Lilas. Il avait été ouvert en octobre 1940, pour y interner des juifs étrangers en situation «irrégulière». Mais à partir de 1941, quand les hommes seront envoyés directement à Drancy ou dans les camps du Loiret, seules les

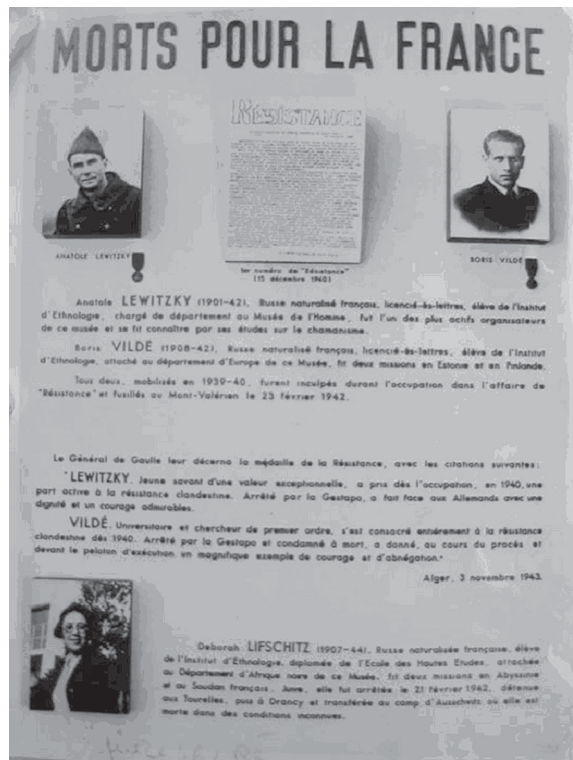
arrondissement où ses amis D. Paulme (arrêtée en février 1941 après une perquisition au Musée de l'Homme. Relâchée immédiatement) et M. Leiris viendront la voir. Le 13 août 1942, elle est de nouveau transférée pour le camp de Drancy⁶³. Sa fiche de transit à Drancy existe toujours : c'est la fiche « 15987, Lifszyc, Déborah, Franc. Nat., 18/6/1907 – Karkow, bibliothécaire, célibataire, 2 rue Eugène Poubel (sic), Tourelles, 13/8/42 » Au crayon est rajouté : « TTAA (transmise aux autorités allemandes) 18. sept. 42 » Cette dernière date est celle de son convoi (N° 34) pour Auschwitz.

Fut-elle arrêtée pour des faits de résistance (réseau du Musée de l'Homme !) ou pour des faits raciaux ? Au début de mon travail sur D. L., son nom ne figurerait pas sur les marbres du *Mémorial de la Shoah*, 17 rue Geoffroy-l'Asnier, 75004, Paris. Suite à mon enquête, une commission s'est réunie au sein du *Mémorial* afin de savoir s'il fallait ou non graver le nom de D.L. sur le Mur des Noms. Preuves faites (fiche de transit et de transport), la commission décida son inscription sur le Mur des Noms, sur la dernière dalle de 1942 réservée à cet effet, comme suit : Deborah LIFSZYC 1907.

Après une dernière carte envoyée de Compiègne, ce fut le silence. C'est seulement des années plus tard que D. Paulme eut la confirmation de sa mort

femmes juives qui auront contrevenues aux ordonnances allemandes seront internées aux Tourelles ainsi que des communistes et des droits communs.

⁶³ Drancy qui avait été créé lors des arrestations des Juifs du 11^e arrondissement, en août 1941 et qui est devenu ensuite le camp central des déportations. Les Juifs de la France entière y ont été rassemblés et internés avant la déportation. C'est de là que partaient les tragiques transports périodiques vers les camps dont personne ne devait plus jamais revenir.



Déborah Lifszyc (1907–1942) : Ethnologue et linguiste (de Gondär à Auschwitz)



Plaque figurant sur l'un des bâtiments du Jardin des Plantes (Paris)

à Auschwitz en 1943⁶⁴ et M.L. précise dans son *Journal* le 2 mai 1944 : « Appris la mort de D.L. au camp d'Auschwitz ». Louis Yvert se demande comment, M. Leiris a-t-il appris le décès de D.L. et pose l'hypothèse suivante : « Or ce camp ne sera libéré par les armées soviétiques que neuf mois plus tard (le 27 janvier 1945). Avant cette date, quelques rares informations étaient bien parvenues à Paris concernant les déportés 'politiques' internés dans ce camps (la mort de la résistante Danielle Casanova, notamment avait, été sue par

une lettre de Marie-Claude Vaillant-Couturier expédiée d'Auschwitz en mai 1943), mais on ne pouvait en avoir s'agissant des déportés 'raciaux'. On peut donc se demander comment Leiris a pu apprendre en mai 1944, la mort de Déborah Lifchitz. Il est possible qu'il en ait été informé par Laurent Casanova (dirigeant communiste et mari de Danielle), à qui les Leiris avait donné asile en 1943 après son évasion d'Allemagne en 1942, sans savoir d'ailleurs, à ce moment-là, quelle était la véritable identité de celui qu'ils cachaient. »⁶⁵ D. Paulme dit avoir eu connaissance du décès de D.L. en 1943 mais est-ce la date de l'année où elle apprit la mort de D.L. ou la date de décès de D.L. ? Un autre indice est celui donné par Marcel Cohen, son professeur. Dans l'article de D.L. sur « Le livre d'Emmanuel » dont nous avons parlé plus haut, une note de Marcel Cohen nous précise : « [...] Déborah Lifchitz, arrêtée en février 1942, a été déportée en septembre 1942 au camps d'Auschwitz où elle a été gazée dès son arrivée. [...] » Comment M.C. sait-il cela ? Par le récit d'autres juifs de sa connaissance, rescapés d'Auschwitz ou est-ce une supposition de sa part ?

Pour ma part, je mettrais comme date de décès (par manque d'informations prouvées à ce jour), l'année 1942 car les dernières véritables informations sont

⁶⁴ DUPUIS, 1999 : 7.

⁶⁵ LEIRIS, 1975 (91–7) : 219.

celles de la fiche de Drancy qui disait encore que le 18 septembre 1942 elle était en vie. Elle aurait pu aussi bien décéder dès sa descente de train en septembre ou octobre 1942 comme le suppose M. Cohen ou rester un moment en « transit » dans le camp d'Auschwitz et décéder en 1943.

Déborah Lifszyc fauchée par l'Histoire était promise à un bel avenir scientifique au nom d'un pays qu'elle avait choisi et qui n'a pas su lui rendre la confiance, les études, le courage et le combat qu'elle mena pour lui. Brillante pionnière d'une matière en pleine expansion, l'ethnologie scientifique, D.L. fut une étoile filante qui laissa une trace indélébile dans les études africaines et plus particulièrement éthiopiennes.

Bibliographie

- AGHASSIAN, MICHEL, Bibliographie chronologique de Denise Paulme (1909–1998) in *Cahiers d'Études Africaines*, 1979 : 73–76.
- ARMEL, ALRIETTE, *Michel Leiris*, Fayard, Paris, 1997 : 746.
- CALTAGIRONE, BENEDETTO, Le séjour en Éthiopie de la mission Dakar-Djibouti, *Gradhiva*, 5, 1989 : 3–12.
- COHEN, MARCEL, *Rapport sur une mission linguistique en Abyssinie, 1910–1911*. Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires, Paris. Nouvelle série, 1912, fax-6 : 19.
- DUPUIS, ANNIE, À propos de souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du musée de l'Homme en 1936. *Cahier d'Études Africaines*, 39, 1999, 155–156 : 511–538.
- FICQUET, ÉLOI – LUKIAN PRIJAC, “Lifchitz, Déborah”, in: SIEGBERT UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Vol. 3: *He–N*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2007, 567–68.
- HERITIER, FRANÇOIS, Denise Paulme-Schaeffner (1909–1998), ou l'histoire d'une volonté, *Cahier d'Études Africaines*, 39, 153, 1999 : 5–12.
- LABROUSSE, PIERRE, sous la direction de. *Deux siècles d'histoire de langues'O (1795–1995)*, Paris. 1995. (ROUAUD, ALAIN, rédacteur de l'article : *Amharique* : 363–369).
- LEIRIS, MICHEL, *Biffures*, [Texte imprimé] : titre d'ensemble : *La règle du jeu*, Paris, Gallimard, 1975 : 302.
- *L'Afrique fantôme*, Paris, TEL-Gallimard, 1981.
- *Journal 1922–1989*, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin, Gallimard, 1992.
- *Miroir de l'Afrique*, Quarto-Gallimard, Paris, 1996.
- *La Langue secrète des Dogon de Sanga*. Par. Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, tome LX. Paris, 1948.
- MAHN-LOTH, MARIANNE Le réseau du Musée de l'Homme. *Historiens et Géographes*, 369, 2000 : 192–202.

Déborah Lifszyc (1907–1942) : Ethnologue et linguiste (de Gondär à Auschwitz)

- Minotaure*, 2 (numéro spécial consacré à la mission Dakar–Djibouti), 1933.
- PAULME, DENISE, *Lettres de Sanga à André Schaeffner* [Texte imprimé].
Suivi des Lettres de Sanga de Déborah Lifchitz et Denise Paulme à Michel Leiris. Paris, Fourbis-Imprimeur, 1992 : 89.
- Déborah Lifschitz in *Hommes et Destins*, Dictionnaire biographiques d’Outre-Mer, Académie des Sciences d’Outre-Mer, 2, Paris, 1977a : 482.
- Sanga 1935 *Cahiers d’Études africaines*, 17, 65, 1977b : 7–12.
- The Paulme–Lifchitz Collection at the Musée de l’Homme, *African Arts*, vol.21, 1988, 4 : 46–49.
- ROUAUD, ALAIN (Textes réunis par). *Les orientalistes sont des aventuriers. Guirlande pour Joseph Tubiana par ses élèves et ses amis*. Saint-Maur, Éditions Sépia. 1999, 312 p.
- STRELCYN, S. Magie, Médecine et Possession à Gondar. *Journal of Religion in Africa*, IV, 1971–1972: 161–170.
- YVERT, LOUIS. *Bibliographie des écrits de Michel Leiris, 1924–1995*, édition J.M. Place, Paris, 1996.

Sources

- Dossier de naturalisation. Ministère de l’Emploi, de la Cohésion Sociale et du Logement. Bureau des Affaires Juridiques et du Contentieux. Sous-Direction des Naturalisations. Il se trouve archivé au Centre des archives contemporaines de Fontainebleau (2 rue des Archives, 77300 Fontainebleau) sous les références suivantes : BB11 n° 20339, versement 19770873, article 156. Dossier de naturalisation : n° 20449 X 31.
- YAD VASHEM, Mémorial international de la Shoah, site Internet, fiche signalétique de D.L. (Faite par son neveu, Boris Lifchitz le 15.04.1999)
- Remerciements à Madame Claude Doyennel, Secrétaire de la Maison-Musée de Boris Vildé, Village de Yastrebino – Russie, pour la photo de la plaque anciennement posée sur les murs du Trocadéro et à Monsieur Serge Tornay pour m’avoir mis en contact avec Madame Doyennel ; à Valérie Kleinknecht, documentaliste au *Mémorial de la Shoa* pour avoir suivi le dossier de D.L. ; à Monsieur Joseph Tubiana pour ses informations.

Littérature

Sur l’Éthiopie :

- LIFSZYC, DEBORAH, Amulettes éthiopiennes in *Minotaure*, Paris, 2 (mission Dakar–Djibouti, 1931–1933), 1933 : 71.
- Un sacrifice chez les Falachas, Juifs abyssins, s.l.n.d. In-8, fig. in *La Terre et la Vie*, 9^e année, 4 juillet 1939 : 116–123.

- _____ *Quelques noms de maladie en Ethiopien*. Communication au GLECS, séance du 21 février 1940, Paris Sorbonne.
- _____ *Textes éthiopiens magico-religieux*, Paris: Institut d'ethnologie, Université de Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, XXXVIII, 1940 : 254.
- _____ *Le Livre d'Emmanuel (poème éthiopien)* Paris : Imprimerie nationale, 1948 : 65–86, 23 cm. Ext. de : *Journal asiatique*.

Sur les Dogons :

- LIFCHITZ, DEBORAH & PAULME, DENISE, *Les animaux dans le folklore dogon (Soudan Français)*. Extrait de : *Revue de folklore français et de folklore colonial*, 1936, n° 7 : 282–292.
- _____ Les fêtes des semailles en 1935 chez les Dogon de Sanga, *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, tome VI, 1936 : 117–146.
- _____ Devinettes et proverbes dogon (Soudan français). Extrait de: *Revue de folklore français et de folklore colonial*, 1938, n° 4 : 117–202
- _____ Les noms individuels chez les Dogons in *Mélange ethnologique*, IFAN [Institut Français d'Afrique Noir], Dakar, 1953.
- LIFSZYC, DEBORAH, Les formules propitiatoires chez les dogons des falaises de Bandiagara (Soudan Français), *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, tome VIII, 1938 : 33–35.
- _____ La Littérature orale chez les Dogons du Soudan français *Africa*, 13 juillet 1940 : 235–249.

Autres sujets :

- LIFSZYC, DEBORAH, Projet d'une enquête sur la littérature orale en Afrique Noire, Paris, Librairie Larose, In-8 (*Outre-mer*, Extrait année 1937, 3^{ème} trimestre : 1–7).
- _____ Contribution à « *Beginning Geography* » by V.L. Griffiths, M.A. and Abd el Rahman Ali Taha, London, Evans Brothers, 1939 : 118.
- _____ *Questionnaire sur les noms individuels particulièrement en Afrique occidentale*. Note de l'IFAN, 54, avril 1952 : 53–55.

Summary

Deborah Lifszyc, a Polish Jewish born in Russia, French naturalized in 1937, was ethnologist and linguist, an one of those least known figures ignored of the 30's in Ethiopian Studies. A member of the Dakar-Djibouti mission in 1932, she follows Marcel Griaule in a 1935 mission in Sudan. Michel Leiris's friend, she worked with him on the zars and the interpretation of amulets. A founding member of the Musée de l'Homme in Trocadéro, she joins the French resistance in the network of the same name. Arrested by the French police in 1942, she was deported to Auschwitz where she died.